



Résurrection

LÉON TOLSTOÏ

éditions du
ROCHER

R O M A N

RÉSURRECTION

Léon TOLSTOÏ

Résurrection

TRADUCTION DU PRINCE CONSTANTIN MOUROUSI

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07094-0
ISBN pdf : 978-2-268-00417-4

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre PREMIER

C'était en vain que quelques centaines de milliers d'hommes groupés sur un espace limité pour bouleverser la terre sur laquelle ils se pressaient, faisaient tous leurs efforts pour la recouvrir de pierres, afin que rien n'y pût croître. Ils avaient beau arracher la moindre petite herbe qui apparaissait encore, remplir l'atmosphère de fumée de charbon et de naphte, tailler les arbres et chasser les bêtes et les oiseaux... le printemps était encore le printemps... même dans la ville.

Le soleil brûlait l'herbe vivace qui verdoyait partout où l'on ne l'avait pas arrachée, non seulement sur les glacis des boulevards, mais encore entre les pavés. Les saules, les peupliers, les aubépines déployaient leurs feuilles odorantes et chargées de rosée, les tilleuls gonflaient leurs bourgeons qui déjà s'entrouvraient ; les pies, les moineaux, les pigeons, comme ils le font au printemps, préparaient joyeusement leurs nids et les mouches bourdonnaient près des murs que chauffait le soleil.

La gaieté était partout... parmi les plantes et les oiseaux, les insectes et les enfants. Cependant les gens âgés et les adultes ne cessaient point de se tromper, de se tourmenter les uns les autres... estimant sans doute que ce n'était point cette matinée de printemps qui était imposante et sacrée, ni cette beauté de la création, incitant à la paix et à l'accord... Ce qui était important pour eux, c'était ce qu'ils avaient inventé pour se dominer les uns les autres.

Ainsi, dans le bureau de la prison du Gouvernement on n'attachait aucune importance à la beauté du printemps... Ce qui était surtout sacré, c'était le papier reçu la veille, un papier portant le sceau administratif et qui contenait l'ordre de traduire en justice, pour ce même jour du 28 avril, deux femmes et un homme.

Une de ces femmes devait être jugée à part. Et, se conformant à cet ordre, le geôlier en chef entra à huit heures du matin dans le couloir des cellules réservées aux détenues. Une femme aux cheveux blancs, crépus, aux traits fatigués, vêtue d'une camisole aux manches bordées d'un galon, la taille sanglée dans une ceinture à liseré bleu, suivait le gardien.

C'était la surveillante.

– Vous voulez la Maslova ? demanda-t-elle en s'approchant d'une des petites portes donnant sur le couloir.

Le geôlier tourna avec bruit les gonds de fer et entrebâilla la porte d'une cellule d'où sortit une odeur âcre plus désagréable encore que celle du couloir... Et il cria :

– La Maslova... au tribunal !

Puis il referma la porte et attendit.

Même dans la cour de cette prison, il régnait un air frais et vivifiant apporté dans la ville par la brise des champs, mais dans cet affreux couloir flottait une odeur de pourriture, une odeur pestilentielle qui abattait et rendait tristes tous ceux qui y pénétraient.

La surveillante, qui devait cependant avoir l'habitude de cette atmosphère, paraissait incommodée. Tout à coup, elle se sentit envahie de fatigue et de somnolence.

Dans la cellule on entendait un bruit de voix et sur le sol le claquement étouffé de pieds nus.

– Voyons, presse-toi, Maslova, cria le geôlier en chef, qui s'impatiait.

Quelques minutes après, une femme jeune, de taille moyenne, à la poitrine opulente, sortit rapidement de la cellule. Elle était vêtue d'un tablier de bure noire, passé sur une camisole, et d'un jupon blanc. Elle avait des bas de toile et de gros souliers. Un mouchoir blanc recouvrait sa noire chevelure frisée. Son visage avait cette pâleur spéciale que l'on remarque chez ceux qui ont été longtemps enfermés. Ses mains étaient courtes, ses attaches robustes. Ce qui frappait surtout en elle, c'était ses yeux... deux yeux noirs, brillants et vifs, dont l'un louchait un peu.

Elle se tenait roide, la poitrine en avant. Une fois dans le couloir, elle détourna un peu la tête et regarda le geôlier bien en face, puis elle demeura impassible, soumise, docile.

Le gardien allait fermer la porte quand une tête pâle, sévère et ridée, une tête de vieille aux cheveux blancs, apparut dans l'entrebâillement... Cette détenue commençait à dire quelque chose à la Maslova, mais le geôlier referma vivement la porte.

Dans la cellule on entendit un rire aigu...

La Maslova colla son visage au judas grillé de la porte, et la vieille, s'étant approchée, lui dit d'une voix enrouée :

– Surtout ne dis pas de choses inutiles, sois tenace...

– Oh ! répondit la Maslova, tout m'est égal... ce qui pourra m'arriver ne sera pas pire que ce que j'ai déjà vu...

– On sait une chose et pas deux, fit le geôlier croyant faire de l'esprit... allons, en route !

L'œil de la vieille, que l'on apercevait toujours collé au judas, disparut subitement et la Maslova suivit le gardien, à petits pas rapides.

Ils descendirent l'escalier de pierre, passèrent devant les cellules des hommes, d'où sortait une odeur plus affreuse encore que dans le quartier des femmes.

Aux petits guichets pratiqués dans les portes on apercevait des yeux épieurs et curieux.

Le gardien et la Maslova entrèrent dans le bureau où se tenaient déjà deux soldats, le fusil au bras. Le greffier remit à l'un d'eux un papier qui empestait le tabac, et montrant la détenue :

– Voici la femme, dit-il.

Le soldat, un paysan de Nijni-Novgorod, dont la figure rouge était ravagée par la petite vérole, mit le papier dans le parement de la manche de son manteau et cligna malicieusement de l'œil en désignant la prisonnière à son camarade, un Tchouvach aux pommettes saillantes.

Les deux hommes encadrèrent la Maslova et descendirent l'escalier conduisant à la sortie principale de la prison.

Un guichet s'étant ouvert dans l'un des vantaux du porche, les soldats et leur prisonnière sortirent de la maison de détention et s'engagèrent dans la rue.

Les cochers, les commerçants, les cuisinières, les ouvriers, les employés s'arrêtaient en apercevant le groupe et examinaient

curieusement la prisonnière. Certains songeaient avec des hochements de tête : « Voilà où conduit le vice... Ce n'est pas à nous que pareille chose arriverait... »

Les enfants, avec terreur, dévisageaient la Maslova.

Un paysan, qui sortait d'un cabaret où il avait pris le thé, s'approcha des soldats, fit le signe de la croix et tendit un kopeck à la détenue.

La Maslova rougit, pencha la tête et murmura de vagues paroles. La malheureuse, sentant des regards braqués sur elle, était visiblement gênée...

Néanmoins elle éprouvait un certain plaisir à respirer l'air frais et printanier du matin, mais elle avançait difficilement, ayant depuis longtemps perdu l'habitude de la marche, elle traînait aussi vite qu'elle le pouvait ses pauvres pieds chaussés de gros souliers au cuir durci. En passant près de la boutique d'un marchand de farine où sautillaient quelques pigeons, elle frôla du pied un de ces volatiles. L'oiseau s'enfuit et passa si près de la Maslova qu'elle sentit sur son visage la caresse de ses ailes...

Elle sourit et soupira profondément en songeant à sa triste situation.

Chapitre II

L'histoire de la Maslova était très simple.

Elle était née d'une fille de ferme qui, en compagnie de sa vieille mère, gardait le bétail chez deux vieilles demoiselles faisant valoir leurs terres. La mère de la Maslova, qui n'était pas mariée, mettait au monde chaque année un enfant que l'on baptisait aussitôt, suivant la coutume de certains villages russes, puis cet enfant était immédiatement abandonné et ne tardait pas à mourir de faim. La paysanne estimait que, pauvre comme elle l'était, elle ne pouvait faire autrement. Elle eut ainsi cinq enfants qui moururent presque aussitôt après leur naissance. Le sixième, issu d'un bohémien de passage, était une fille qui aurait eu certainement le même sort que les autres nouveau-nés si une des vieilles demoiselles n'était entrée dans l'étable pour réprimander la gardienne sur une certaine négligence dans son travail.

L'accouchée était étendue sur la paille : à côté d'elle gisait un splendide enfant respirant la santé.

La vieille demoiselle s'étonna que l'on eût laissé la malade dans l'étable, adressa à ce sujet de vifs reproches à ses domestiques, et elle allait se retirer quand elle aperçut le bébé.

Alors elle s'attendrit et proposa d'être sa marraine.

Elle fit baptiser la petite fille, et prenant pitié de la filleule que le ciel lui envoyait, elle fit donner à la mère du lait et de l'argent.

L'enfant vécut et les vieilles demoiselles la surnommèrent « la petite rescapée ». Celle-ci avait trois ans quand sa mère tomba malade et mourut. Comme la grand-mère ne pouvait se charger de la gamine, les vieilles demoiselles la prirent avec elles et elle ne tarda pas, par ses câlineries et ses gentilleses, à faire la joie de ses protectrices.

La cadette, celle qui avait baptisé l'enfant, se nommait Sofia Ivanovna... elle était extrêmement bonne ; quant à sa sœur, Maria Ivanovna, c'était une femme d'aspect plus rude et plus sévère.

Sofia Ivanovna habillait l'enfant, lui apprenait à lire, voulant qu'elle devînt institutrice. Maria Ivanovna estimait qu'il fallait en faire une ouvrière, une bonne femme de chambre, et, sans doute pour la former, elle se montrait très exigeante, la punissait fréquemment et la battait même quand elle était de mauvaise humeur.

Ainsi placée entre ces deux influences, l'enfant devint une demi-femme de chambre et une demi-demoiselle...

C'est pourquoi on l'appela d'un diminutif moyen, qui n'était ni Katia ni Katienza, mais Katioucha...

La jeune fille cousait, s'occupait du ménage, nettoyait les icônes à la craie, rôtiissait, moulait le café, servait à table, lavait le linge et parfois aussi était admise dans l'intimité des vieilles demoiselles pour leur faire la lecture.

Plusieurs l'avaient demandée en mariage, mais elle avait évincé les prétendants, comprenant très bien qu'elle ne pourrait point partager l'existence laborieuse d'un artisan après avoir connu les douceurs de la vie des maîtres.

Lorsqu'elle atteignit dix-huit ans, le neveu des demoiselles, un prince très riche, qui faisait encore ses études, arriva au château. Dès qu'elle le vit, Katioucha en fut éprise, mais elle s'efforça de refouler cet amour au fond de son cœur.

Deux ans après, ce même neveu revint chez ses tantes, avant de partir pour la guerre ; cette fois il remarqua la jeune fille, la séduisit, et après lui avoir glissé dans la main un billet de cent roubles, alla rejoindre son régiment.

Cinq mois après son départ, Katioucha s'aperçut qu'elle était enceinte.

À partir de ce moment elle fut dégoûtée de tout... Elle ne songeait qu'à une chose : éviter la honte qui l'attendait ! Elle négligeait son service... et on voyait qu'elle ne prêtait aucune attention à ce qu'elle faisait. Elle en arriva à manquer de respect aux deux vieilles demoiselles et osa même leur dire : « Si vous n'êtes pas contentes, congédiez-moi. »

Tout cela s'était passé sans que Katioucha se rendît bien compte de ses actes.

Ses protectrices ne la retinrent point et elle partit. Elle entra alors en qualité de femme de chambre chez un commissaire de police, mais ne put y rester plus de trois mois, car son nouveau maître, un vieillard de soixante ans, se mit à la poursuivre de ses assiduités. Un soir qu'il se montrait particulièrement entreprenant, Katioucha s'emporta, l'appela « imbécile et vieux fou » et le repoussa si violemment qu'il tomba sur le sol.

Elle fut renvoyée séance tenante.

Il était inutile qu'elle cherchât de nouveau à se placer, car elle était à la veille de faire ses couches.

Elle s'installa donc chez une sage-femme, une veuve qui tenait auberge.

L'accouchement s'effectua normalement, mais la sage-femme, qui soignait en même temps une paysanne des environs, rapporta à la jeune mère les germes de la fièvre puerpérale, et l'enfant de Katioucha, un garçon, dut être envoyé à l'hôpital où il expira dès son arrivée, dans les bras de la femme qui l'avait amené...

Pour toute fortune, Katioucha avait, lorsqu'elle était entrée chez l'accoucheuse, cent vingt-sept roubles : vingt-sept qu'elle avait gagnés et les cent que lui avait donnés son premier amant.

Quand elle quitta la maison de la sage-femme, il lui restait en tout six roubles.

La pauvre fille ne savait pas conserver d'argent... Elle le dépensait sans compter et en faisait part à tous ceux qui lui en demandaient.

L'accoucheuse lui avait pris pour sa chambre, sa nourriture et son thé pendant deux mois, quarante roubles ; vingt-cinq autres avaient été nécessaires pour conduire l'enfant à l'hôpital, et la sage-femme avait en outre forcé Katioucha à lui prêter une quarantaine de roubles pour s'acheter une vache... Les vingt roubles restants avaient été employés à l'achat de robes et de chatteries, de sorte qu'une fois rétablie, la jeune femme ne possédait pour ainsi dire rien et elle dut aussitôt se mettre en quête d'une place.

Elle en trouva une chez un garde forestier.

Ce garde forestier était marié, mais il était aussi paillard que le commissaire de police et il se mit dès le premier jour à taquiner Katioucha et à lui faire la cour. Cet homme dégoûtait la jeune servante et elle tâchait de l'éviter, mais il était plus rusé et plus expérimenté qu'elle... et le pire, c'est qu'il était le maître et pouvait l'envoyer où il voulait... Profitant enfin d'un moment favorable, il abusa d'elle.

Sa femme apprit la chose et ne tarda pas à surprendre un jour son mari avec Katioucha. Furieuse, elle se jeta sur la servante et la frappa violemment; il y eut entre les deux femmes une lutte sauvage, car Katioucha se défendit... Le jour même on la chassait sans lui payer ses gages.

Alors, la pauvre fille s'en alla par la ville et s'arrêta chez une de ses tantes, dont le mari exerçait la profession de relieur. Il avait autrefois vécu dans l'aisance, mais maintenant il s'adonnait à la boisson et avait perdu toute sa clientèle.

Son épouse tenait une petite blanchisserie qui lui rapportait juste de quoi se nourrir avec ses enfants.

Elle proposa à Katioucha de l'engager en qualité d'ouvrière; mais en voyant la triste existence que menaient les blanchisseuses, la jeune femme ne parvenait point à se décider. Elle préférait courir les bureaux de placement, à la recherche d'une place de domestique. Elle trouva à s'engager chez une dame qui vivait avec ses deux fils. Une semaine environ après son entrée dans cette maison, l'aîné des jeunes gens, élève de la sixième classe, qui avait déjà des moustaches aux lèvres, négligea complètement ses études pour tourner autour de Katioucha... La mère du collégien, croyant que la servante, par ses provocations, encourageait l'ardeur du jeune garçon, la renvoya aussitôt.

Katioucha chercha vainement à s'occuper. Enfin, un jour, dans un bureau de placement, elle rencontra une dame âgée dont les mains et les bras nus étaient ornés de bagues et de bracelets. Cette dame ayant appris la situation de la Maslova, lui donna son adresse et la pria de venir la voir.

La Maslova se rendit à l'invitation.

La dame la reçut d'une manière affectueuse, lui offrit des gâteaux et du vin doux et envoya sa bonne porter un mot en ville.

Le soir, Katioucha ne fut pas peu surprise en voyant entrer un homme de haute taille, aux longs cheveux blancs, à la barbe ébouriffée.

Ce vieillard s'assit immédiatement près de la jeune fille et se mit à la regarder d'une façon singulière.

La maîtresse de maison pria alors l'étranger de passer dans une pièce voisine et la Maslova entendit ces paroles : « C'est tout frais... cela arrive de la campagne. »

Ensuite la dame appela la pauvre fille et lui dit que le visiteur était un écrivain très riche et qu'il serait très généreux si elle se montrait aimable.

Il faut croire que Katioucha fut aimable, car le vieillard lui donna vingt-cinq roubles, en lui promettant de revenir souvent la voir.

Cet argent s'éparpilla bien vite... Il servit à payer la pension que Katioucha avait prise chez sa tante, à acheter une robe neuve, un chapeau et quelques rubans.

Quelques jours après, l'écrivain l'envoya chercher. Elle alla chez lui et il lui donna encore vingt-cinq roubles, puis lui proposa de lui louer un appartement.

Et de fait il l'installa dans une chambre, mais la Maslova ne tarda pas à s'éprendre d'un commis, un joyeux vivant, qui habitait dans la même cour qu'elle.

Franchement la jeune femme avoua tout à l'écrivain et prit un nouveau logement.

Le commis avait promis à Katioucha de l'épouser, mais un beau matin il partit pour Nizin sans la prévenir et la pauvre fille resta seule.

Elle voulut continuer à habiter le logement où elle se trouvait, mais un employé du commissariat lui apprit qu'elle ne pouvait vivre ainsi seule qu'à la condition d'obtenir une carte jaune et de se soumettre régulièrement à la visite du médecin. Alors Katioucha retourna chez sa tante, qui, en la voyant revenir avec une robe à la mode, un manteau élégant et un coquet chapeau, la reçut avec déférence et n'osa plus lui proposer de l'aider à repasser le linge, estimant sans doute que sa parente était maintenant une grande dame.

D'ailleurs la Maslova ne songeait plus à devenir ouvrière... C'était avec pitié qu'elle envisageait maintenant cette vie de misère à laquelle étaient soumises les pauvres femmes qui, le teint pâle et les mains gercées, travaillaient chez sa tante, dans une atmosphère de trente degrés, avec les fenêtres ouvertes hiver comme été... Pour elle, c'était une existence atroce, une sorte de bain auquel elle aurait préféré la mort.

Après de durs moments de gêne, la Maslova fit la rencontre d'une femme qui fournissait habituellement des filles aux maisons de tolérance.

Depuis longtemps la pauvre Maslova fumait la cigarette, et, en compagnie du commis qui l'avait abandonnée, elle avait pris peu à peu l'habitude de boire.

Le vin ne l'attirait pas seulement par son agréable saveur, mais aussi parce qu'il lui faisait oublier son douloureux passé et lui donnait un aplomb et une certaine désinvolture qui lui manquaient habituellement. À jeun, elle était continuellement lasse et timide.

L'entremetteuse offrit une collation et, après avoir enivré la Maslova, lui proposa d'entrer dans le meilleur établissement de la ville, après lui avoir exposé tous les avantages qu'elle rencontrerait dans cette nouvelle profession. La malheureuse avait à choisir entre l'humiliante situation de domestique, dans laquelle elle serait continuellement en butte aux propositions lascives des hommes, et cela d'une façon secrète et toujours dangereuse... et d'un autre côté entre une situation tranquille, lucrative, légalement reconnue par la loi.

Elle se décida pour cette dernière.

Outre cela, elle s'imaginait ainsi se venger de son ravisseur, du commis et de tous ceux qui l'avaient trompée... En même temps, ce qui la tenta et fut une des causes principales de sa résolution, c'est que l'entremetteuse lui dit qu'elle pourrait à sa volonté se commander des robes de velours, de soie et des toilettes de bal décolletées.

Et quand la pauvre Maslova se représenta en toilette de soie jaune bordée de velours noir, elle ne put résister à la tentation.

Le soir même l'entremetteuse prenait un fiacre et emmenait sa pensionnaire dans la célèbre maison Kitaëff.

À partir de ce jour commença pour l'ancienne servante cette vie de continuel renoncement aux commandements de Dieu, cette vie atroce que mènent des centaines et des milliers de femmes sous l'autorisation et même la protection du gouvernement, soucieux du bien-être de ses administrés... cette vie qui finit toujours par des maladies douloureuses, une vieillesse et une mort prématurées.

Le matin et dans la journée, un lourd sommeil après les orgies de la nuit ; vers trois ou quatre heures, le lever pénible après de longs bâillements, des verres d'eau de Seltz, de café, de citronnade, la flânerie d'une pièce à l'autre, en peignoir, en camisole ou en matinée, les regards provocants lancés à travers les rideaux des fenêtres, les querelles entre pensionnaires, ensuite les ablutions, les pommades, les bains aromatisés, les séances de coiffure, l'essayage des toilettes, les discussions à ce sujet avec la patronne, les longues stations devant les glaces, le maquillage de la figure et des yeux, une nourriture grasse et sucrée, l'ajustement d'une toilette de soie criarde qui laisse voir le plus de chair possible, puis enfin l'entrée dans un salon décoré sans goût et resplendissant de lumières... l'arrivée des clients... de la musique... des danses... des bonbons... du vin et des cigarettes... et les rapports amoureux avec des jeunes gens, presque des enfants, des vieillards décrépits, des célibataires, des hommes mariés, des négociants, des commis, des Arméniens, des Juifs, des Tartares ; avec des pauvres ou des riches, des hommes sains ou contaminés, des ivrognes, des brutes, des militaires, des civils, des étudiants et des collégiens ; et des cris, et des plaisanteries, des disputes, de la musique et du tabac, du tabac et de la musique, et cela sans interruption... Et quand arrive enfin le matin, la liberté et un sommeil pénible durement gagné ; et il en est ainsi tous les jours... Et à la fin de la semaine la visite sanitaire à la préfecture, où les employés et les médecins parfois sévères ou narquois, sans pudeur et sans retenue, examinent les femmes à tour de rôle et leur octroient un certificat qui leur permet de continuer leur commerce pendant une nouvelle semaine... Ainsi se poursuit cette vie, toujours la même, en été comme en hiver, en semaine comme les dimanches et les jours de fête !

La Maslova, en sept ans, changea deux fois de maison et passa quelques mois à l'hôpital... À vingt-six ans, il lui arriva l'aventure à la suite de laquelle elle fut jetée en prison en compagnie d'assassins et de voleurs.

Chapitre III

Au moment où la Maslova arrivait avec les deux soldats qui l'accompagnaient dans les bâtiments du tribunal, le prince Dimitri Ivanovitch Neklioudoff, cet homme qui l'avait séduite, se prélassait encore dans son moelleux lit de plume. Le col de sa chemise déboutonné, il fumait une cigarette, et le regard fixe, il songeait à ce qu'il avait fait la veille et à ce qu'il ferait le même jour.

Au souvenir de la soirée passée quelques heures auparavant chez les Kortchaguine, des gens riches et estimés dont tout le monde supposait qu'il devait épouser la fille, Neklioudoff soupira, puis jeta sa cigarette. Il s'apprêtait à en prendre une autre dans un étui d'argent quand, changeant soudain d'idée, il sortit du lit ses jambes lisses et blanches, enfila ses pantoufles, et après avoir jeté sur ses larges épaules une robe de chambre de soie rose, passa dans son cabinet de toilette, où flottait une forte odeur d'eau de Cologne et de jasmin. Il commença par nettoyer avec une poudre spéciale ses dents plombées en maints endroits, les rinça avec un élixir, se frotta ensuite les mains avec un savon parfumé, se brossa les ongles avec soin, et lava minutieusement sa figure et son gros cou devant un lavabo de marbre. Puis il passa dans une troisième pièce contiguë à la chambre à coucher où se trouvait un appareil à douche. Après avoir inondé d'eau froide son corps blanc et musculeux, quoique un peu boursoufflé, il s'essuya avec une serviette éponge, passa du linge blanc et soigneusement empesé, chaussa des bottines qui luisaient comme une glace et s'installa devant sa table-toilette pour lustrer avec deux brosses sa petite barbe récalcitrante et sa chevelure clairsemée, qui frisottait sur le front. Tous les objets de toilette

qu'il employait: linge, habits, chaussures, cravates, épingles, boutons de manchettes, sortaient de chez le bon faiseur et ils étaient fort simples quoique de bon goût.

Ayant pris parmi une dizaine de cravates et d'épingles celles qui lui tombèrent sous la main, il endossa un costume déposé sur le dossier d'une chaise et entra dans sa salle à manger, une grande pièce dont trois paysans avaient la veille ciré le parquet et où l'on remarquait un énorme buffet en chêne et une grande table à rallonges, imposante et massive, avec des pieds sculptés représentant des pattes de lion.

Sur cette table recouverte d'une nappe fine au chiffre du prince, on voyait une cafetière d'argent d'où s'échappait une délicieuse odeur, un sucrier joliment ouvragé, un crémier et un panier contenant des « halatch »¹, des biscuits et des gâteaux secs.

À côté du couvert de Neklioudoff on avait déposé des lettres, des journaux et le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*.

Au moment où le prince s'apprêtait à lire son courrier, une femme âgée, vêtue de deuil et coiffée d'un bonnet qui dissimulait mal le désordre de sa chevelure, se montra soudain dans l'entre-bâillement de la porte qui donnait sur le couloir.

C'était Agrippine Petrovna, l'ancienne femme de chambre de la mère de Neklioudoff, qui était morte quelque temps auparavant dans ce même appartement... La femme de chambre était restée auprès du fils de son ancienne maîtresse en qualité de gouvernante.

Agrippine Petrovna avait passé une dizaine d'années à l'étranger en compagnie de la défunte mère du prince, et elle avait l'air et les manières d'une dame de qualité.

Elle vivait dans la famille Neklioudoff depuis sa prime jeunesse et avait connu Dimitri Ivanovitch quand on l'appelait encore « Mitenka ».

– Bonjour, Dimitri Ivanovitch, dit-elle.

– Bonjour, Agrippine Petrovna... Qu'y a-t-il de nouveau? demanda le prince d'un ton enjoué.

1. Sorte de petits pains russe.

– C’est une lettre de la princesse mère ou de la jeune princesse... Une bonne l’a apportée il y a déjà longtemps et attend chez moi la réponse, dit Agrippine Petrovna en souriant.

– Bien... tout à l’heure, fit Neklioudoff en prenant la lettre...

Mais ayant remarqué le sourire d’Agrippine Petrovna, il fronça les sourcils.

La gouvernante avait eu en effet un petit coup d’œil malicieux, croyant sans doute que la lettre venait de la jeune princesse Kortchaguine, dont elle supposait le prince très épris... et cette supposition avait eu le don de déplaire considérablement à Neklioudoff.

– Alors... je vais dire d’attendre, fit Agrippine Petrovna... en remettant à sa place le ramasse-miettes.

Et elle sortit de la salle à manger.

Neklioudoff décacheta la lettre parfumée qu’on venait de lui remettre et qui était écrite d’une écriture fine et allongée sur un papier très épais aux tranches non ébarbées.

« J’ai pris sur moi de vous rafraîchir la mémoire, disait le message, et je vous rappelle que vous devez aujourd’hui, 28 avril, siéger comme juré au tribunal. Il vous est donc impossible de venir avec nous et Kolossoff visiter des tableaux, comme vous l’aviez promis hier avec votre habituelle insouciance, à moins que vous ne soyez disposé à payer les trois cents roubles d’amende que vous vous refusez pour votre cheval. Je me suis souvenue de ceci hier aussitôt après votre départ. Ne l’oubliez pas.

Princesse M. Kortchaguine. »

Au dos de la lettre se trouvait ajouté :

« Maman vous fait dire que votre couvert restera mis jusqu’à la nuit. Venez absolument, n’importe à quelle heure. M. K. »

Neklioudoff eut un mouvement de mauvaise humeur. Cette lettre était la suite d’intrigues très habiles de la part de la jeune princesse Kortchaguine qui, depuis deux mois déjà, en était arrivée à enserrer de plus en plus dans des fils invisibles le prince Dimitri Ivanovitch.

En plus de l'indécision particulière aux jeunes gens qui ne sont pas follement amoureux, Neklioudoff avait un motif sérieux pour ne point faire sa demande en mariage. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il songeât encore à Katioucha, qu'il avait séduite et abandonnée dix ans auparavant... Non... ce n'était pas ce souvenir qui l'arrêtait... il avait une autre raison.

Pour le moment il avait comme maîtresse une femme mariée avec laquelle il venait de rompre, mais qui n'entendait pas du tout accepter cette rupture.

Le prince était très timide avec les femmes, et c'était justement grâce à cette timidité que la femme mariée espérait dominer son amant.

Elle était la femme du maréchal de la noblesse du district... Peu à peu elle avait entraîné le jeune homme dans une liaison qui devenait de jour en jour plus étroite. Au commencement, Neklioudoff n'avait pas su reculer devant la tentation... ensuite, se sentant coupable envers la « maréchale », il n'avait pu rompre comme il le voulait. Voilà pourquoi le prince n'osait point demander en mariage la jeune Kortchaguine.

Tout à coup, il aperçut sur sa table une lettre portant le sceau du maréchal. Une rougeur lui monta au front... Le mari se doutait-il de quelque chose?... Immédiatement Neklioudoff eut un mouvement brusque et retrouva cette énergie qui ne l'abandonnait jamais à l'approche du danger. Mais son émotion fut de courte durée. Le maréchal de la noblesse de ce même district dans lequel se trouvaient les biens principaux des Neklioudoff, l'informait qu'à la fin de mai se tiendrait une assemblée agraire, et il priait le prince de le venir voir absolument et de lui donner un coup d'épaule pour résoudre les graves questions qui étaient à l'ordre du jour : celle des écoles et celle des chemins vicinaux. Le maréchal ne cachait pas qu'il s'attendait à une forte opposition de la part du groupe réactionnaire.

Ce maréchal était un homme libéral, et avec plusieurs amis il luttait avec énergie contre la réaction qui s'était développée sous le règne d'Alexandre III. Il était tellement absorbé par cette lutte qu'il ne s'était jamais aperçu des infidélités de sa femme.

Alors Neklioudoff se souvint des minutes pénibles qu'il avait vécues en trahissant cet homme... Il se souvint notamment d'un jour où, croyant que le mari avait tout appris, il envisageait l'éventualité d'un duel, dans lequel il tirerait en l'air... Il se rappela aussi la terrible scène qu'il avait eue avec sa maîtresse quand celle-ci, désespérée, avait voulu se jeter dans l'étang et qu'il la cherchait partout comme un fou.

– Je ne puis partir maintenant, pensait Neklioudoff, non... je ne puis rien entreprendre avant qu'elle m'ait répondu.

Une semaine auparavant, il avait envoyé à sa maîtresse une lettre décisive dans laquelle il reconnaissait ses torts et affirmait qu'il était prêt à tous les sacrifices pour les racheter... mais il ajoutait qu'il était, pour elle, préférable de rompre définitivement.

C'était justement la seule lettre de sa maîtresse qu'il eût jamais attendue avec impatience... et cette lettre ne venait pas !

Si la femme n'avait point consenti à la rupture... elle aurait déjà écrit ou serait venue elle-même comme elle le faisait jadis... Neklioudoff avait entendu dire qu'elle était courtisée par un certain officier, et les sentiments de jalousie qui s'éveillaient dans son cœur étaient en même temps combattus par l'espoir d'un dénouement prochain.

Neklioudoff continua à dépouiller son courrier. Une autre lettre émanait de l'intendant en chef de ses propriétés. Cet homme lui écrivait qu'il fallait absolument qu'il vînt pour faire prévaloir ses droits d'héritage et outre cela trancher l'importante question de la gérance de ses propriétés... Il fallait, ou continuer à les gérer comme du temps de la feuë princesse Neklioudoff ou, comme lui, intendant, l'avait souvent proposé, augmenter l'inventaire et cultiver les terres que l'on avait affermées. Il ajoutait qu'une semblable exploitation serait de beaucoup plus avantageuse. En même temps il s'excusait d'être en retard pour l'envoi des trois mille roubles qu'il aurait dû faire parvenir le premier du mois, mais il promettait d'expédier cet argent par le courrier suivant. Ce retard, disait-il, était dû au mauvais vouloir des paysans que l'on était obligé, pour les faire payer, de menacer de la justice et de la force.